

Quelle scène surréaliste ! Quelle mission improbable !

Quelques temps après la résurrection, les disciples se retrouvent en Galilée, sur « la montagne » où Jésus leur avait donné rendez-vous. Ils s'entendent dire « *allez, de toutes les nations faites des disciples* ». Sans le secours d'aucun réseau social. Sans autre moyens de déplacement que leurs jambes.

Il y a de quoi être pris de vertiges devant une telle mission ! Imaginez onze pauvres gaillards hésitants – « *certains avaient des doutes* » disait l'évangile – rassemblés sur une butte – le Menez Hom local – fatigués par une randonnée de plusieurs jours depuis Jérusalem et qui doivent déjà repartir.

Comment s'y prendre ? Vers qui aller ? Pour leur dire quoi ? Être disciple d'un maître quand le maître est là, c'est bien. Mais lorsque le maître a disparu... Pas même une galerie de photo, quelques vidéos ou ne serait-ce qu'un selfie...

Cet appel adressé aux apôtres demeure pour nous aujourd'hui. « *Allez, et de toutes les nations faites des disciples* ». Et le même vertige nous saisit peut-être...

A la sortie du confinement, comment aller vers nos contemporains ? Vers lesquels se tourner ? Pour leur dire quoi ? Que voulons-nous leur partager de primordial ?

Nous réjouir, avec eux, de tout ce que cette épreuve a révélé d'essentiel de notre humanité – les gestes de fraternité, l'attention et l'acceptation de la fragilité, le goût retrouvé pour la proximité et les relations incarnées, faites de chair et d'os. Faire de chaque chose ordinaire un événement extraordinaire.

Peut-être aussi, révéler à nos contemporains la double réalité que met en lumière la fête de l'Ascension. Entre Pâques et Pentecôte, la fête de l'Ascension est la fête des temps intermédiaires. La fête où s'opère un échange.

Jésus disparaît aux yeux des apôtres pour siéger « *à la droite du Père* ». L'humanité du Christ est maintenant auprès de Dieu et nous ouvre une espérance. Notre horizon est au-delà du visible.

Jésus disparaît aux yeux des apôtres – Et il les assure ici-bas de la permanence de sa présence, d'une autre manière. Voilà l'échange.

Dans le premier mouvement, l'Ascension nous conduit à lever nos yeux vers le ciel.

Depuis deux mois, la pandémie a ébranlé notre quotidien : rythme de vie bouleversé, relations perturbées, angoisse de tomber malade, inquiétudes économiques, vulnérabilité face à la mort...

En tous ces bouleversements, ce qui frappe, c'est l'horizon limité avec lequel l'existence humaine est le plus souvent envisagée. Un horizon étroit, où la dimension spirituelle de l'homme est tronquée.

Au point de laisser entendre que vivre, c'est seulement manger et faire ses courses ; le reste étant somme toute secondaire – l'exercice du culte vient ainsi après l'accès aux supermarchés ou le recours aux transports en commun.

Dans les mesures prises, l'éventualité d'une autre vie ne fait pas partie des éléments à considérer. Cette éventualité trop incongrue pour la plupart de nos contemporains est à circonscrire à la sphère privée ; simple option, pour ceux qui trouveraient l'idée sympathique.

Et pourtant... Si l'éventualité d'une autre vie est fondée sur la résurrection de Jésus, nous croyons qu'elle concerne tout homme.

L'Ascension de Jésus est l'ascension d'un homme ; elle ouvre une espérance pour tout homme. Comme j'aime ce texte de l'antiquité où l'auteur a la vision d'une multitude d'oiseaux qui se débattent sous un filet. Sans cesse, ils s'envolent, heurtent le filet et retombent à terre. Le spectacle est accablant de tristesse. Mais voici qu'un oiseau s'élance à son tour. S'obstinant, blessé, couvert de sang, il rompt soudain le filet et s'élance vers l'azur, entraînant derrière lui le peuple des oiseaux dans un bruissement d'ailes innombrables.

Jésus ensanglanté a brisé le filet de la mort.

Une seule fois dans tout l'évangile – lors du dernier repas avec ses disciples, avant d'entrer dans sa passion – Jésus dit à son Père : « je veux ». Et que veut-il, d'une volonté si ferme ? Quelle exigence est la sienne ? Père, dit-il, « *je veux que là où je suis, mes disciples soient aussi avec moi* » (Jn 17, 24).

Au jour de l'Ascension, Jésus ouvre une brèche pour nous permettre d'accéder à notre destinée. Au fond, l'Ascension est en quelque sorte le Noël du ciel. « *A Noël, le Verbe se fait chair, il habite notre terre. Au jour de l'Ascension, notre chair pénètre dans les cieux, l'homme habite en Dieu* » (Guillaume de Menthière)

« *De toutes les nations, faites des disciples* ». Frères et sœurs, en ces jours où notre humanité prend conscience de sa fragilité, faire des disciples de ceux qui nous entourent, c'est leur témoigner – dans notre manière de vivre, de penser, d'être – que notre vie ici-bas est indissociable de notre vie au-delà. Et que cela change tout.

Témoignons-nous d'une attente époumonée du ciel ? Ou si cette attente ne parvient pas à nous submerger comme il le faudrait, nous permet-elle au moins d'équilibrer le souci de nos tâches présentes... ?

Il fut un temps où que l'on tenait un peu trop le discours « il faut souffrir pour gagner son ciel » ; la vie ici-bas n'avait que trop peu d'importance. N'est-ce pas aujourd'hui son contraire ? La vie ici-bas considérée comme un absolu – avec son corollaire : un attachement éperdu des choses et des joies de ce monde.

« *De toutes les nations, faites des disciples et baptisez-les, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit* ». Ce que nous avons à proposer à notre monde, c'est l'introduction à une amitié appelée à se déployer. Le confinement a permis à beaucoup de goûter davantage aux choses du ciel ; à ce qui ne meurt pas. N'oublions pas ce que nous avons découvert. L'Ascension de Jésus nous y engage.

Jésus disparaît aux yeux de ses apôtres et il éveille en eux le désir du ciel.

Jésus disparaît aux yeux de ses apôtres et les assure de la permanence de sa présence. C'est sa promesse. « *Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde* ».

C'est notre foi. Jésus continue d'être présent, au milieu de nous. De tant de manière. Dans l'attention aux plus petits et le service fraternel – « *ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait* » (Mt 25, 40) – dans l'écoute de la Parole de Dieu ou la célébration des sacrements. « *Lorsque deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux* » (Mt 18, 20).

« Il est là ». Pas simplement les jours de piété où lorsque notre cœur est joyeux. Mais tous les jours. Dans les jours d'abandon et de sécheresse ; dans les jours de péché – c'est bien ce que suggère le corps du ressuscité, dont les plaies demeurent visibles.

Pendant le confinement, nous avons vécu de belles choses ; d'autres ont été plus difficiles. Il y a des joies mais aussi des colères, les déceptions, les lâchetés. Des relations humaines ont été enrichies. D'autres ont été éprouvées, abîmées.

Cela a pu être le cas dans les controverses récentes autour du sacrement de l'eucharistie. « *De toutes les nations faites des disciples* ». Comme l'exercice est subtil de témoigner de notre attachement extrême à la messe dans un monde qui ne comprend pas son sens et sa valeur.

Nous avons pu constater l'effet négatif de revendications pour « avoir la messe », lorsque ces revendications étaient exprimées de manière brutale – la messe n'est jamais un dû ; elle est toujours un don, inouï.

Le désir de la messe est légitime. Plus encore, il est indispensable pour manifester notre action de grâce à Dieu et puiser des forces pour servir avec fidélité les membres souffrants du corps du Christ. Dans l'eucharistie, Jésus est là, « au plus haut degré » dit le concile Vatican II.

Ce désir devient irrecevable s'il est obtenu par la violence. Lorsque la violence sévit, c'est Jésus qui est frappé ; lorsque le mépris règne, c'est Jésus qui est bafoué.

Jésus, sur la croix continue d'aimer. Pour être entraîné dans son sillage, nous avons besoin de l'Esprit Saint. C'est la promesse de Jésus dans les actes : « *vous allez recevoir une force quand le Saint Esprit viendra sur vous* ». Un dynamisme, « puissance incomparable », « énergie », « vigueur » déclinait Saint Paul dans la deuxième lecture.

Tel le Saint chrême, huile d'alégresse qui imprègne et assouplit les muscles, l'Esprit, qui veut nous rendre souple, pour qu'en toutes nos initiatives, nos réflexions, nos décisions, le sacrement de la communion ne devienne pas objet de divisions.

Neufs jours nous séparent de la Pentecôte. Ayons un ardent désir d'accueillir l'Esprit. L'Esprit Saint est Esprit de vérité. Esprit de concorde. Esprit d'unité. Invoquons l'Esprit pour porter le feu au monde.

Amen.